

— Tout droit, vous dis-je !

— Sire, ajoute Bruix, que gagnerons-nous à doubler le fort ? rien que des boulets !

— Eh bien ! M. l'amiral, répond Napoléon d'un ton sardonique, c'est déjà quelque chose, Mais bah !... Les boulets ne sont que pour ceux qui en ont peur.

— Sire, je puis assurer à Votre Majesté qu'en tournant le fort elle arrivera plus vite que si elle le doublait.

— Messieurs les marins, continuez de ramer dans cette direction, interromp l'empereur.

Au risque d'encourir une disgrâce complète, Bruix, certain de ce qu'il avance, donne l'ordre contraire en faisant, avec la main, un signal d'arrêt.

— Marins de *ma* garde !... obéissez à votre empereur !... s'écrie d'une voix terrible Napoléon, qui a deviné l'intention de l'amiral.

— Marins de *la* garde, je vous le défends ! reprend Bruix avec une pose vraiment sublime et en agitant au-dessus de sa tête son bâton de commandant.

En même temps il jette un regard superbe à Napoléon en ajoutant :

— Je suis ici sur mon terrain ! Les marins sont à moi ! Ils n'ont d'ordres à recevoir que de moi ! Encore une fois, marins de la garde, obéissez à votre amiral !

Les marins restent indécis... Ils ne savent auquel de ces deux maîtres ils doivent obéir. Bruix a remarqué cette hésitation, il reprend avec une colère qu'il ne cherche point à dissimuler :

— Pressez le mouvement et ensemble !... ou, sinon, le premier de vous à qui je vois la rame haute, je le fais fusiller au retour comme un traître !

A l'instant même, le canot fila et tourna la tour de Croix comme la faible ablette évite la gueule du brochet. Obligé d'en passer par là, Napoléon avait brusquement tourné le dos à l'amiral, et, les bras croisés sur la poitrine, sifflait entre ses dents en regardant fixement devant lui. A peine le canot avait-il nagé dix brasses, qu'une embarcation de munitions qui doublait la tour de Croix est criblée par les boulets et coule bas ; son pavillon flotte un instant sur la mer, puis disparaît en ne laissant à sa place qu'un vaste entonnoir où l'eau se précipite en bouillonnant.

— Eh bien ! sire ? s'écria Bruix en regardant l'empereur. Napoléon avait éprouvé comme un mouvement de vive contrariété ; il continua de siffler, sans même regarder Bruix. Le reste de cette dangereuse promenade se fit sans accident. Arrivé au petit port de Wimereux, Napoléon, sans adresser la parole à l'amiral, qui, chapeau bas, lui présentait le bras pour l'aider à passer du canot à terre, s'élança sur le rivage sans le secours de personne. Le combat durait toujours.

Du rivage de Boulogne, le soir à dix heures, l'œil embrassait le spectacle le plus imposant et le plus terrible qu'on pût voir. Dans cette obscurité, les bombes et les boulets, qui se croisaient en tous sens, formaient, au-dessus du port et de la ville, comme un immense berceau de feu. Les détonations continuelles de toute cette artillerie, que les échos des falaises rendaient plus effrayantes encore, produisaient un fracas dont rien ne peut donner l'idée. Et pourtant, chose singulière ! personne dans la ville n'avait peur, tant les paisibles habitants s'étaient fami-

liarisés avec les scènes de ce genre ; à force de vivre avec des soldats, l'insouciance militaire les avait gagnés eux-mêmes. Ce jour-là, on joua, on dansa, on rit comme on le faisait habituellement ; mais ce fut au bruit du canon. Les hommes allèrent à leurs affaires, les femmes s'occupèrent de leur ménage, les jeunes filles pensèrent à leurs amours. Dans aucune maison l'heure de dîner ne fut reculée d'un instant ; et, après dîner, on se rendit sur les falaises pour voir le combat de plus près, comme à Paris on se fût rendu à la représentation d'un bruyant mélodrame du cirque Franconi.

Cependant les résultats de la tentative de Nelson ne répondirent pas à son attente : l'effet de son artillerie et de ses bombes fut à peu près nul ; il ne put même parvenir à ébranler notre ligne d'embossage. Un bateau plat, une chaloupe canonnière et l'embarcation que nous avons vue s'engager imprudemment sous le vent de la tour de Croix, furent coulés à fond. A onze heures du soir, la position de Nelson, bien loin d'être inquiétante pour nous, devint extrêmement périlleuse pour lui ; aussi ramena-t-il son escadre dans les ports de Margate et de Deal. C'était la seconde fois que son orgueil était humilié ; il dissimula l'affront fait à son pavillon en prétendant que cette seconde tentative n'était qu'une *simple reconnaissance* ; mais les Anglais rendirent, plus que lui, justice à la belle conduite des Français, et le parlement ne vit dans les présomptueuses promesses de l'amiral que "*l'acte d'une déplorable témérité et un grand mépris pour la vie des hommes.*" La nation anglaise fut même étonnée du ton modeste avec lequel le gouvernement français rendit compte de l'événement.

L'empereur ne laissa pas sans récompense les services des braves qui s'étaient le plus distingués à cette affaire. Appelés devant lui à une grande revue qu'il passa, ils lui furent tous présentés, et, au lieu des fusils d'honneur, des grenades et des haches d'abordage qu'ils eussent reçus une année auparavant, il leur promit la décoration de la Légion d'honneur. A partir de ce jour, les deux armées ne firent plus que se menacer sans en venir sérieusement aux prises.

Mais une affaire dont les résultats pouvaient devenir sérieux, fournit à Napoléon l'occasion de montrer jusqu'où allait cette puissance mystérieuse qu'il exerçait sur le moral de ses soldats. Nous parlions tout à l'heure des régiments d'infanterie qui s'étaient distingués dans le dernier combat contre Nelson, et qui lui avaient été présentés à une grande revue. Ces régiments étaient les 36^e et 57^e de ligne, avec le 10^e léger. En présence de toute l'armée, Napoléon avait fait sortir des rangs tous les chefs de ces trois régiments, depuis les caporaux jusqu'au colonel, leur avait fait former le cercle, s'était placé au centre, et leur avait témoigné vivement toute sa satisfaction en leur rappelant la belle conduite qu'ils avaient tenue sous le feu des Anglais. Dans cette circonstance, l'empereur avait cajolé les sous-officiers plus que les autres, en leur disant que c'était principalement à eux qu'il était redevable de la bonne éducation des jeunes soldats. Les capitaines et les chefs de bataillon, cependant, n'avaient point été oubliés.

— Messieurs, leur avait-il dit, j'ai remarqué l'ensemble et la précision des manœuvres que vous avez fait exécuter. Quand à vous, messieurs les colonels, vous devez être fiers de commander à de tels hommes ; et vous, soldats, vous devez vous trouver honorés d'obéir à de tels chefs.